

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spéci-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

LE CHÂTEAU DE MA MÈRE

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

La Gloire de mon père

MARCEL PAGNOL
de l'Académie française

LE CHÂTEAU DE MA MÈRE

Souvenirs d'enfance

**



VOIR DE PRÈS

© Marcel Pagnol – L'eau des
collines – Éditions de la Treille
Éditions Grasset & Fasquelle
© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-853-2

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

« À la mémoire des miens. »

M. P.

Après l'épopée cynégétique des bartavelles, je fus d'emblée admis au rang des chasseurs, mais en qualité de rabatteur, et de chien rapporteur.

Tous les matins, vers quatre heures, mon père ouvrait la porte de ma chambre, et chuchotait : « Veux-tu venir ? »

Ni les ronflements puissants de l'oncle Jules, ni les hurlements du cousin Pierre, qui réclamait son biberon vers les deux heures du matin, n'avaient la force de traverser mon sommeil, mais le chu-

chotement de mon père me jetait à bas de mon lit.

Je m'habillais dans la nuit en silence, pour ne pas réveiller notre petit Paul, et je descendais à la cuisine, où l'oncle Jules, les yeux bouffis et l'air un peu hagard des grandes personnes qui s'éveillent, faisait chauffer le café pendant que mon père remplissait les carniers et que je garnissais les cartouchières.

Nous sortions sans faire de bruit. L'oncle Jules refermait la porte à double tour, et il allait mettre la clef sur la fenêtre de la cuisine, dont il repoussait les volets.

L'aube était fraîche. Quelques planètes apeurées clignotaient, toutes pâles. Sur les barres du Plan de l'Aigle,

le bord de la nuit amincie était brodé de brumes blanches, et dans la pinède du Petit-Œil, une chouette mélancolique faisait ses adieux aux étoiles.

Nous montions, tout le long de l'aurore, jusqu'aux pierres rouges de Redouneou. Mais nous y passions sans bruit, parce que Baptistin, le fils de François, y « faisait le poste » aux ortolans, à grand renfort de vergettes et de glu : il en avait souvent jusque dans les cheveux.

Nous arrivions ensuite, marchant dans l'ombre en file indienne, au « jas de Baptiste ». C'était une antique bergerie où notre ami François dormait quelquefois avec ses chèvres : là, sur la longue plaine qui montait vers le Taoumé, les rayons rouges du soleil nouveau faisaient peu à peu surgir

les pins, les cades, les messugues, et comme un navire qui sort de la brume, la haute proue du pic solitaire se dressait soudain devant nous.

Les chasseurs descendaient au vallon : tantôt à gauche, dans les Escaouprès, tantôt à droite, sur La Garette et Passe-Temps.

Pour moi, je suivais le bord du plateau, à trente ou quarante mètres de la barre. Je rabattais sur eux toute chose volante, et quand il m'arrivait de lever un lièvre, je courais vers l'à-pic, et je faisais de grands signaux, comme un marin du temps jadis : alors ils montaient en hâte me rejoindre, et nous traquions sans pitié l'oreillard.

Jamais, non, jamais nous ne

revîmes une bartavelle. Pourtant, sans en parler, nous les cherchions partout, et surtout dans le ravin sacré de la sublime chasse... Nous en approchions en rampant, à plat ventre sous les kermès et les argéras, ce qui nous permit souvent de surprendre des perdrix, des lièvres, et même un blaireau, que l'oncle Jules foudroya presque à bout portant ; mais les perdrix royales s'étaient envolées dans une légende, où elles sont restées depuis : sans aucun doute par peur de Joseph, dont l'aureole en fut agrandie.

Installé sur cette gloire, il était devenu redoutable : le succès fait souvent le talent. Persuadé que, désormais, il ne pouvait manquer le « coup du roi », il le réussissait en

toute occasion, et avec une si parfaite aisance que l'oncle Jules finit par dire :

« Ce n'est plus le "coup du roi", c'est le "coup de Joseph" ! »

Mais lui-même restait inégalable pour « tirer en cul » (disait-il) tous les fuyards – lièvres, lapins, perdrix et merles – qui ne fuyaient pas sans raison, et qui tombaient foudroyés au moment même où je les croyais hors d'atteinte.

Nous rapportions tant de gibier que l'oncle Jules en fit commerce, et qu'il en paya – aux applaudissements de toute la famille – les quatre-vingts francs du loyer.

J'avais ma part dans ce triomphe. Parfois, le soir, à table, mon oncle disait :

« Ce gamin-là vaut mieux qu'un chien. Il trotte sans arrêt, de l'aube au crépuscule. Il ne fait pas le moindre bruit, et il devine tous les gîtes ! Aujourd'hui, il nous a lancé une compagnie de perdrix, une bécasse, et cinq ou six merles. Il ne lui manque plus que d'aboyer... »

Alors Paul aboyait admirablement, après avoir craché sa viande dans son assiette.

Pendant que tante Rose le grondait, ma mère me regardait, rêveuse.

Elle se demandait s'il était raisonnable, avec de si petits mollets, de faire, chaque jour, tant de pas.

Un matin, vers neuf heures, je trottais légèrement sur le plateau qui domine le Puits du Mûrier.

Au fond du vallon, l'oncle était à l'affût dans un grand lierre, et mon père se cachait derrière un rideau de clématites, sous une yeuse, à flanc de coteau.

Avec un long bâton de cade – ce bois si dur qui paraît tendre dans la main, parce qu'il est onctueux et lisse – je battais les touffes d'argéras, mais les perdrix n'étaient pas là, ni le lièvre volant de la Baume-Sourne.

Cependant, je faisais conscienc-

cieusement mon métier de chien, lorsque je remarquai, au bord de la barre, une sorte de stèle, faite de cinq ou six grosses pierres entassées par la main de l'homme. Je m'approchai, et je vis, au pied de la stèle, un oiseau mort. Son cou était serré entre les deux arceaux de laiton d'un piège à ressort.

L'oiseau était plus gros qu'une grive, il avait un joli plumet sur la tête. Je me baissais pour le ramasser, lorsqu'une voix fraîche cria derrière moi :

« Hé ! l'ami ! »

Je vis un garçon de mon âge, qui me regardait sévèrement.

« Il ne faut pas toucher les pièges des autres, dit-il. Un piège, c'est sacré !